

Michel Crepel

Ma légende du Vélo

Tome 3



Tour de France 1924 par Albert Londres (1)

Hier, ils dînaient encore, à onze heure et demi du soir, dans un restaurant de la porte Maillot ; on aurait juré une fête vénitienne car ces hommes, avec leurs maillots bariolés, ressemblaient de loin à des lampions.

Puis ils burent un dernier coup. Cela fait, ils se levèrent et voulurent sortir, mais la foule les porta en triomphe.

Il s'agit des coureurs du Tour de France. Pour mon compte, je pris, à une heure du matin, le chemin d'Argenteuil. Des « messieurs » et des « dames » pédalaient dans la nuit : je n'aurais jamais supposé qu'il y eût tant de bicyclettes dans le département de la Seine.

Comme le tram 63 voulait faire son métier de tram, c'est-à-dire conduire sa clientèle à Bezons-Grand-Cerf, les « messieurs » et les « dames » l'arrêtèrent en lui criant : « Place ! Ils arrivent ! »

Les coureurs arrivaient en effet : ils se rendaient à Argenteuil pour prendre le départ.

Bientôt, la banlieue s'anima : les fenêtres étaient agrémentées de spectateurs en toilette de nuit, les carrefours grouillaient d'impatients, de vieilles dames, qui, d'ordinaire, doivent se coucher avec le soleil, attendaient devant leur porte, assises sur des chaises, et si je ne vis pas d'enfants à la mamelle, c'est certainement que la nuit me les cachait.

« Regarde ces cuisses ! criait la foule ; ça, c'est des cuisses !

Les coureurs arrivèrent dans un sous-bois ; là, on attendit une heure.

Est ce qu'on part ? demanda l'un d'eux très en colère.

Mais un autre : A quoi bon s'énerver ? »

Un commissaire fit appel des cent cinquante-sept noms. Les Français répondaient : « Présent » ; les Italiens : « Presente ».

Ce que les Flamands disaient, je ne l'ai pas compris.

Alors, le commissaire lâcha : « Allez ! ».

De la foule, une petite voix de femme cria :

Bonne chance, Tiberghien !

Et cent cinquante-sept hommes prirent la route.

Un quart d'heure plus tard, j'aperçu le numéro 223 qui changeait un pneu sur un trottoir. C'était le premier guignard. J'arrêtai ma Renault.

Eh bien ! lui dis-je, vous n'êtes pas verni ?

Il me répondit :

Il faut bien qu'il en ait un qui commence.

Mais soudain montèrent des cris de : « Fumiers ! Nouveau riche ! » et « Triple bande d'andouilles ! »

Je fus obligé de constater que, quoique étant seul, la triple bande d'andouilles n'était autre que moi. Alors je vis que j'avais interrompu la marche de tout un peuple passionné qui suivait les coureurs d'un pas Olympique.

Il faisait encore nuit, nous roulions depuis une heure et, cette fois, tout le long d'un bois que nous traversions, de grands feux de sauvages s'élevaient. On aurait cru des tribus venant d'apprendre la présence d'un tigre dans le voisinage : « c'étaient des Parisiens qui, devant ces braseros, attendaient le passage des « Géants de la route ». A la lisière du bois, il y avait une dame grelottant dans son manteau de petit-gris et un gentleman en chapeau claque. Il était trois heures trente-cinq du matin.

Le jour se lève et permet de voir clairement que, cette nuit, les Français ne sont pas couchés ; toute la province est sur les portes, et en bigoudis.

Les coureurs rament toujours. Le numéro 307 est le premier qui se ressent d'inquiétude de l'estomac. Il tire une miche d'une besace lie-de-vin et dévore à grandes dents.

Mange pas de pain ! lui crie un initié, ça gonfle ; mange du riz !

Mais voilà qu'une garde-barrière coupe le peloton en deux : un train arrive. Cinq gars qui n'ont pu passer sautent à terre, empoignent leur machine et traversant la voie devant la locomotive qui les frôle. La garde-barrière pousse un cri d'effroi.... Les gars, déjà remis en selle, poussent sur leurs pédales.

Montdidier, arrêt, ravitaillement. Je m'approche du buffet. Je croyais que les géants allaient manger en paix et m'offrir un morceau... J'étais jeune... ils foncent sur des sacs tout préparés, se jettent sur des bols de thé, m'écrasent les pieds, me pressent les flancs, crachent sur mon beau manteau et décampent...

Ils ne font pas le Tour de France pour se promener, ainsi que j'aimais à l'imaginer, mais pour courir. Ils courent aujourd'hui jusqu'au Havre, sans vouloir respirer, tout comme s'ils y allaient quérir le médecin pour leur mère en grand danger de mort.

A Berthaucourt, je vois le premier géant couché sur le dos, au bord de la route. Si je ne vous dis pas son numéro, c'est que, justement, il le porte sur le dos. Celui-là a déjà son compte.

Flixecourt, la première côte. Puisque nous sommes aujourd'hui au premier jour, je tiens à vous présenter toutes les premières fois. Pour me venger du buffet, je les ai dépassés et je les attends, non sans quelque petit sourire, au sommet de la rampe. Ils m'ont « eu » une fois de plus : si je n'ai rien avalé, eux ont avalé... la côte d'un seul coup.

Amiens, voici les élèves d'un lycée officiellement conduits par leurs pions. Où vont ils de si grand matin ? Ils viennent voir passer le Tour de France.

Vas-y Henri !... Vas-y Francis !... Il s'agit des Pelissier ; ils sont des rois ! On les appelle comme les rois, par le petit nom.

Vas-y, gars Jean !... (C'est Alavoine).

Vas-y, Otavio !... (C'est Bottecchia).

Thys ! Thys ! Hardi !

Vas-y « la pomme »... « La pomme », c'est Dhers.

On ne pourra pas dire que les lycéens Français ne sont pas prêts pour les examens de fin d'année...

Abbeville. Là est un contrôle, mais le commissaire le supprime : ils ne signeront pas.

On ne signe pas, leur crie le commissaire.

Les gars repartent, rapides, avec un sourire, comme s'ils en étaient à une minute près.

Mais le 247 est à pied ; il n'a plus de boyau.

J'en ai crevé cinq, dit-il, cinq !... je n'ai plus de boyau !

Alors, le marchand de cycles du 90 de la rue Saint-Vulfran lui donne un boyau. Le 247 file sans payer : c'est régulier. Je veux en faire autant pour mes huit bidons d'essence, mais il paraît que je ne fais pas partie du grand jeu de la route, et le marchand de cycles exige son argent, c'est-à-dire le mien.

Le Tréport, Dieppe. Là, ils doivent signer. Une dame, au contrôle, tient un crayon. La chère créature ! Elle ne sait pas ce qui l'attend. Ils signent : je veux dire qu'ils griffent la main de la dame et la dame les regarde se sauver, tout effarée.

Entre Dieppe et Fécamp, rien à signaler, qu'une tente dressée dans un champ. De cette tente élégante, plantée cette nuit pour la circonstance, sort une tête, un petit museau de femme mal éveillée : elle avait trouvé le moyen de ne pas manquer le spectacle.

Mais de Fécamp au Havre, le lot s'est épuré et l'effort que font ces hommes n'est plus sans souffrance. Beaucoup montent « en danseuse », autrement dit en se dandinant sur leur selle comme des pingouins. Le 256 marche comme un canard écœuré ; Mottiat, Alavoine, Defraye crèvent et crèvent encore.

La poisse !... crie Alavoine. J'ai crevé cinq fois !

Il remet ça, tout de même. Frantz le Luxembourgeois crève comme les autres ; Lambot crève ; Mottiat crève ; « la Pomme » crève. Une partie de la route est goudronnée ; la poussière de goudron brûle leurs yeux ; ils mettent leurs lunettes, ils les enlèvent ; ils ne savent de quelle façon ils souffrent le moins.

D'une voiture on crie à Loew :

Ça va ?

Loew a découvert complètement ses dents, ce qui l'aide sans doute ; il répond :

Ns ?? Ouich !! Ns ?? Ouich !!

Muller est coincé entre une auto et le talus. Il tombe. Les silex ont déchiré ses cuisses ; il se fiche de ses cuisses et redresse sa roue.

Bottecchia qui avait du retard revient. Bottecchia a le nez le plus pointu de tout le lot ; il fend l'air.

Les casquettes, blanches au départ, sont maintenant délavées, tachées, rougies ; elles ont l'air, sur le front de ces hommes, de pansements de blessés de guerre.

Dans le peloton des meilleurs, c'est la poursuite ; de grosses voitures peinent à les suivre. Tour Le Havre est sur cinq kilomètres de route. On entend crier par mille voix :

Bottecchia ! Henri ! Francis !

C'est Bottecchia qui, en pleine ville, donne le dernier coup de jarret vainqueur, et le second est Ville, dit Jésus, dit Pactole.

Ou quand un journaliste, digne de ce nom, couvrait le Tour de France 1924 au cœur du peloton, jour après jour !

Ami des frères Pelissier rencontrés, fortuitement, sur un quai de gare...

Tour de France 1924 par Albert Londres (2)

Il y a toujours des fantaisistes qui avalent des briques et d'autres des grenouilles vivantes. J'ai vu des fakirs qui « bouffent » du plomb fondu. Ce sont des gens normaux.

Les vrais loufoques sont certains excités qui, depuis le 22 juin, ont quitté Paris pour bouffer de la poussière. Je les connais bien ; j'en fais partie. On en a bouffé trois cent quatre-vingt et un kilomètres de Paris au Havre, trois cent cinquante-quatre du Havre à Cherbourg, quatre cent cinq de Cherbourg à Brest. Ce n'est pas assez. Quand on en a goûté, on ne peut plus s'en passer. Aussi le garçon de l'hôtel de Brest, qui avait remarqué notre appétit, nous fut compatissant. Une heure après minuit, il frappa à notre chambre :

- Il est une heure, cria t'il : il est temps de manger notre poussière.
- Combien de kilomètres en aurons-nous aujourd'hui ?
- Quatre cent douze !
- Hourra ! Cria la bande, en se levant, ivre de joie.

On traversa le Finistère, puis le Morbihan, la Loire Inférieure et la Vendée.

La poussière du Morbihan ne vaut pas celle du Finistère, et celle de la Loire Inférieure est un peu plus épicée ; quant à la poussière de la Vendée, c'est un vrai régal. Rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche. Pourvu que celle des Landes, lundi, soit aussi bonne !

Les croisés du Tour de France en sont à leur quatrième station. Ils descendent en pleine nuit, à toute allure et en roue libre, sur Landerneau. C'est la seule ville, depuis le départ, où l'on n'entende aucun bruit. Il est deux heures et demie du matin. Landerneau dort. Il fait froid. Châteaulin dort. Les roues de cent bicyclettes crissent sur le sol. A Quimper, toute la Cornouaille est aux fenêtres.

– C’est malheureux, dit un Breton qu’emballe le spectacle, on casque deux cent cinquante mille balles à un cheval pour deux minutes et demie, et on donne des briques à des hommes qui en font plus que des chevaux !

Le soleil s’installe à l’horizon.

– Pas moyen de marcher avec ce macaron du bon Dieu dans l’œil, lâche Alavoine.

Et tout le monde descend sur Lorient.

– Je fiche tout en l’air et ne remet rien.

C’est Souchard qui abandonne. (Il a les genoux coupés.)

– Pour cette fois, ça ce clôturera ici. A qui pourrais-je acheter un complet civil ?

– Chez moi, répond un spectateur.

A chaque étape, des tailleurs guettent les abandons. Ils sont tous aimables, enthousiastes et commerçants.

On file sur Vannes ; c’est le ravitaillement. Ils se jettent sur les sacs comme un jeune tigre sur un pâle vieux buffle.

– Vous avez le temps, trois minutes, leur dit un monsieur correct derrière les barrières.

– Non, monsieur le notaire, ce n’est pas que je suis pressé, mais mon masseur m’attend à deux cents kilomètres d’ici pour me remettre le cœur en place, alors, vous comprenez...

C’est toujours Alavoine, bien entendu.

Un pneu éclate, l’homme se met à l’œuvre. Un Breton qui a vu la guerre, celle de 1870, veut savoir le numéro de l’homme, il soulève la besace, voit le chiffre, consulte une liste : Lambot.

– Ah ! C’est toi, mon gars, dit le vieillard de la lande bretonne, tu travailles bien ! Mon fieu (lire fieu) te connaît, tu sais, je lui dirai que je t’ai vu.

Dix mètres plus loin, on entend :

– Ah ! Ah ! Je te tue !

C’est le n° 106 qui parle à son pneu qui le lâche.

Le 268 est Auguste Rho, de Milan. Il ressemble à d’Annunzio, c’en est troublant.

– Hé ! D’Annunzio...

Il commence à comprendre que c’est de lui qu’on parle.

Un coureur est arrêté sur la route ; il ne répare pas sa machine mais sa figure. Il n’a qu’un œil vivant, l’autre est en verre. Il enlève son œil de verre pour l’essuyer :

– Il n’y a que quatre mois que je l’ai, alors je n’y suis pas encore habitué.

C’est Barthélémy.

– Je l’ai perdu à cause d’un silex, en roulant.

– Ça suppure !

– Vous souffrez ?

– Le cerveau va !

Il remonte en « roule la caisse » pour rattraper la meute.

De présomptueux villageois, qui probablement attendaient ce jour depuis l’année dernière, se collent au peloton. L’un est nu tête.

– Tu veux faire le zouave et tu n’as même pas de casquette !

C’est Alavoine, bien entendu. Et comme il essuie ses yeux, il ajoute :

– Aujourd’hui, ma belle-mère a dû faire poivrer la route...

– C’est dur ? Lui dis-je.

– C’est dur pour nous, mais pour les lecteurs, ça les amuse, alors « roulons-en une méchante ».

Alavoine veut dire par là : partons à fond de train. Il file, je le perde de vue ;

Mottiat passe. Mottiat rit. Il rit depuis mille deux cent cinquante kilomètres ; nous le verrons rire au cinq millième kilomètre.

– Ça va ?

Mottiat rit.

Voilà un fauve qui, sur le bord de la route, dévore du caoutchouc avec férocité. C’est le maillot jaune Bottecchia. Il a crevé. Bottecchia, pour aller plus vite, arrache son pneu à pleines dents.

Bellenger, qui a crevé lui aussi, remonte. Il nous crie en passant :

– Il y a de la bagarre en tête !

Et puis c’est Thys qui secoue. Thys s’échappe avec deux complices. Voici côte à côte Frantz et Archelais. C’est un spectacle. L’un a été mis sur la route pour courir : c’est Frantz. L’autre, on ne sait pas trop pourquoi : c’est Archelais. Archelais, est un « ténébreux », un routier sans écurie, il va tout seul depuis le départ, sans manager, sans cuisses, sans mollets, sans rien. A chaque arrivée, il souffre tellement qu’il pleure comme un gosse, mais il arrive toujours avec les « as ». On voudrait le pousser sur sa machine. Tandis que Frantz est insolent de puissance. Si Frantz osait dire : « je suis fatigué », les fils télégraphiques qui bordent la route se tordraient de rire et vous en voyez la conséquence : on ne pourrait plus télégraphier de Brest à Nantes.

L’un est en détresse :

– Mes fesses me lâchent, dit il, je les avais pourtant préparées depuis six mois.

Et, dans un mouvement de colère :

– Mon ennemi ? C'est mes fesses !

A la Roche-Bernard passe un « ténébreux ». Il est en retard, il a crevé plus que son compte ; il nous dit en riant :

– Je ne redescendrai plus chercher des fougères.

En tête, ça « tourne rond » ; ce qui veut dire, « ça gaze ».

Le marquis de Priola, alias M. Hector de Tiberghien, ne perd pas sa réputation pour si peu, que ça tourne rond ou carré ; s'il aperçoit une femme remarquable sur la route, il la salue d'un baiser au nom du sport cycliste et de la France vélocipédique.

Voilà la chaleur. Autour du peloton, on sent le caoutchouc, à plein nez, les hommes prennent leur bidon d'eau et en versent sur leur tête ; avec la poussière qui barbouille leur figure, ça fait du joli.

Nantes. Foule. Pont écroulé. Alors ils passent la Loire sur un pont de bateaux qui se soulève et s'affaisse comme une poitrine qui soupire. Alavoine est en tête de cette course à pied, il boit un coup, bouteille à la bouche ; on le dirait sonnait du clairon pour entraîner le régiment.

Si le département de la Manche avait semé du silex sur ses routes et attendait la récolte, celui de la Loire Inférieure a fait onduler celles des faubourgs de Nantes pour leur rendre le visage plus aimable.

– Ah ! Les édiles, ils n'ont pas raboté la route...

Toujours et de plus en plus, c'est évidemment Alavoine.

Il fait trop chaud, le Créateur n'est pas raisonnable, il va faire mourir ses hommes. Je les devance. J'arrive aux Sables. Ils ont quatre cent douze kilomètres dans les jambes, ce qui fait d'ailleurs mille cinq cent soixante avec les précédents. Ils ont le soleil, ils ont la poussière, ils ont les fesses en selle depuis deux heures du matin et il est six heures trente du soir ; dans une dernière souffrance, ils font un dernier effort pour l'arrivée. La foule fatiguée me crie : « Eh bien ! Ils dorment ? »

– Non.

La « ballade » des pseudos !

Au XX^e siècle, le Roi « Rik1er », accompagné de son fidèle et néanmoins ennemi intime, l'« Empereur d'Herentals », guerroyaient sur les terres désertées de toutes âmes qui vivent de sa seigneurie le « Lion des Flandres ». La famine guettait pourtant l'armée « Flahute ». En effet, la « Ficelle » était rare et ardue à élaborer sans la présence du « Boulanger de St Méen » demeuré en Armorique où la traditionnelle chasse aux « Blaireau » bat son plein à cette période de la saison. Qu'importe, la destiné allait leur entrouvrir les portes salvatrices de la rédemption. Les croyances ne sont pas un vain mot en ces temps immémoriaux et c'est sous la forme inattendue d'un vol de rapace que tout allait se décanter. Mais pas n'importe quel rapace. L'« Aigle d'Adliswil » était, en son temps, annonciateur de victoire pour les indigènes de la lointaine Helvétie et à l'instar de l'« Aigle de Tolède » pour les « hispanisants escaladeurs », ils avaient été recueillis par un « Vieux Gaulois » qui tenait boutique sur les hauteurs de Ste Marie de Campan. Depuis, ce dernier, avec l'aide de son ami berger nommé « Grand Fusil », pour la longueur de son appendice génétique, erraient aux quatre coins du royaume Européen dans le but de retrouver le « Colosse de Mannheim », véritable réplique du « Colosse de Rodhes » disparu, lui, depuis des lustres. Leur périple les fit croiser le chemin d'ermes tel le « Bourguignon », le « Basque bondissant » ou encore le « Lyonnais ». Ces trois bougres avaient, tous trois, été déshérités et privés de leurs terres respectives par le « Roi de Montlhéry » alors maître incontesté du protectorat de Sologne. Las de toutes ces tribulations vaines ils interrogèrent « Monsieur Fred » apôtre, entre autre, de l'inénarrable artiste peintre « Maître Jacques ». Ce dernier, dont les œuvres sont encore encensés de nos jours tels « La Joconde », « Le Poeske », « Le Pieux » ou encore « Le Campionissimo », était surtout connu, autrefois, pour ses joutes impitoyables en compagnie du « Baron de St Léonard de Noblat » sur les pentes escarpées des volcans de la province Auvergnate. Le « Baron », aujourd'hui éleveur de « Poupou », nom donné aux

gladiateurs défaits dans l'arène, était, également, grand chasseur de « Biquet », devant l'Eternel. Cet animal, rare, émigré de la lointaine côte Armoricaïne est un cousin du « Blaireau ». En outre, ces deux gibiers étaient le met préféré des agapes du « Gitan », âme damnée, qui, en compagnie de son acolyte le « Cannibale » semaient la terreur au royaume de Flandres et de Wallonie. Plus au sud, régnait le « Cecco ». Ce vieux sage, fils spirituel du « Bergamasque », autre grand prédateur, exerçait son despotisme jusqu'au tréfonds des terres du « Roi du Vigorelli ». Seuls « Il Diabolo » et « Le Pirate » rivalisaient de cruauté dans cette région retirée des Dolomites. C'est par l'entremise du « Musicien » qu'ils s'accordaient quelques brèves condescendances de voisinage. Pourtant, tout ce beau monde avait tenté, à maintes reprises, de réunir ce royaume en un seul et même continent, en pure perte. Sous la houlette du « Major », pour les Grands Bretons, de « Tonin le Sage » pour les François, du « Rouquin » pour les Germains, du « Teinturier » pour le Grand Duché, de « Stan » pour les Wallons, du « Grand » pour les Ibères ou du « Missile atomico » véritable transfuge de la botte, la paix avait transpiré l'espace d'une oraison funèbre, celle honorée par toute la confrérie des rustres pour la mise en bière de « La Locomotive humaine » fils du « Basset » et aïeul du « Petit Ramoneur ». Pour cette cérémonie, même le « Yankee Volant » avait effectué le déplacement de sa lointaine contrée. Le « Nabot » et l'« Inusable » avaient, de concert, chanté les louanges du disparu. La « Longo », sa pécheresse, avait, la veille décrété la loi « Marsal » pour les épouses des seigneurs. Au loin, sur une colline attenante au cimetière, le « Placide » sonnait le tocsin comme à ses plus beaux jours. Aidé dans sa tâche pas le « Père futé » ils entonnèrent la marche révolutionnaire des gueux partant à l'abordage des monts Alpains ou Pyrénéens. Sur son trône instable le « Roi René » n'en menait, pourtant, pas large. A ses côtés son fidèle « Dédé » avait vieilli et le « Maçon du Frioul », vil parmi les vils, lorgnait sur l'opportunité de déstabiliser, encore un peu plus, le vieux Normand. Toutefois, l'« Homme de Florennes » veillait au grain. Avec pour comparse le « Frisé », il faisait régner l'ordre. Véritable « Sarko » avant l'heure, il possédait de lui ce même langage de « charretier » et la même taille lilliputienne. Enfin, après que le « Beppe » avec le concours de son inséparable « Il Furbo » eut mis en terre le malheureux, « Buster Keaton », « Stab », le « Bourreau » et le « Showman » délivrèrent l'assistance de tout ce galimatias de singeries hypocrites. Seul le « Lion de Mugello » demeurera prostré devant le cercueil drapé de jaune, rose et orné de liseré or de l'infortuné défunt.

En fait à la mort de « La Locomotive humaine », le « Roi René » trépassa à son tour. « Dédé », son compagnon des premières heures, s'en

alla rejoindre l'« Ange de la Montagne » dans son antre au delà du Rhin. En ce lieu de villégiature pour « vieux carnassiers », il fit la connaissance de l'« Argentin », fier hidalgo, s'il en est, dont le père, l'« Homme coureur », avait décelé chez lui des dons inconsiderés pour la magie racoleuse. Ce dernier enrôla, alors, le « Forgeron », prestidigitateur atypique, du royaume de Transylvanie. Le garant de cette communauté, était un certain « Géant de Colombes ». Celui-ci avait pris pour épouse la « Canins », vieille mégère, qui, jadis avait eu maille à partir avec la « Longo ». Les deux « Donzelles », s'étaient entredéchirées sur les cimes d'Huez pour les beaux yeux de l'« Homme pendule », mort au champs d'honneur, le siècle dernier. La rivalité avait été, pourtant, entretenue par l'entremise de ce fieffé « Pédaleur de charme » qui, à ses heures perdues, entretenait un « boxon » où sévissaient des hommes de peu de foi tels le « Tacticien », l'« Aigle noir » ou encore le « Dernier des Flandriens », véritables barbares assoiffés de « vilainies ». Ils mettaient en scène des combats d'un autre âge dont la cruauté n'avait d'égale que le sang déversé par les deux protagonistes de ces combats douteux. En effet, le « Taureau de Vaugirard » et le « Taureau de Nay » s'affrontaient sans vergogne sous les vociférations hilarantes des convives déguenillés et hirsutes. Le « Grand Chambellan » de ces soirées caustiques, le « Bourreau », sorte de « Monsieur Loyal » déconfit pour la circonstance, haranguait les foules en jetant en pâture aux âmes damnés les insurgés du royaume. Ainsi, de brave combattants tels le « Blond », le « Styliste », le « Professeur », le « Blond Jovial » voir le « Finisseur » terminèrent, honteusement, dans le moule ventripotent de ces outres dégoulinantes. Un jour, l'« Espagnol de Mont de Marsan », fils de « Gibus », le bien nommé, croisa la route du « Revenant », lui même descendant du « Grimpeur de poche ». Tous deux, décidèrent de mettre un terme à cette situation orgiaque, révélatrice des us et coutumes de ces « hors la loi » usurpateurs. Les deux oisifs rédempteurs écumèrent le royaume à la recherche de compagnons d'infortune aptes à les aider dans leur quête du « Graal ». Ils tombèrent sur un groupe de renégats dont le chef, la « Perruche », était connu pour ses agissements sulfureux et ses hauts faits d'armes. Ses sbires du moment n'étaient autres que « Popof » le taciturne, « Roger le Fou », le bien nommé, l'« Echassier » baroudeur émérite et la « Pétolette » ancien adepte, lui, de la confrérie secrète de la « Mère poule ». A noter que cette dernière enfanta la « Mère Poularde » qui sévira, un siècle plus tard, sur les rampes mouvantes du Mont St Michel.

Pour reconquérir ce cimetière de déshérités, ils firent, également, appel aux jeunes « condés » qui trépignaient d'impatience dans leur colklause doré. Ainsi se joignirent à la rébellion, le « Jaja », la « Broche », le

« Grillon », l'« Irlandais », l'« Ordinateur », l'« Intello » et l'« Américain ». Ce dernier, venu spécialement de son Minnesota natal deviendra, d'ailleurs, le précurseur d'une race nouvelle, celle des « conquistadors » sans scrupules.

Giro 90 : Bugno ou trois semaines de folie dans la « Botte »

Malgré un succès significatif lors de la « Primavera » à l'aube de cette saison 1990, nous n'imaginions pas un seul instant que notre Gianni Bugno, coureur émérite et de grand talent, s'il en est, mais encore et toujours aux prémisses du « Fluoriclasse » escompté, franchirait, aux premières heures de cette ultime décennie du XX^e siècle, le « Rubicon » ! Pensez, le Capo Berta, la Cipressa ou le Poggio di San Remo s'avèrent, certes, être des difficultés conséquentes et très respectables mais loin de présenter le caractère majestueux, monstrueux d'un Pordoi, d'un Marmolada ou d'une ascension de Gardena voir du Vésuve. Que nenni, décidemment, il sera dit que le plus Helvète des Italiens, sauf miracle, ne se débarrasserai pas ainsi de son aversion récurrente à la haute altitude. Pourtant, la flamboyance de son exploit au cours d'un Milan San Remo de grand cru, aurait sans aucun doute du diligenter chez les détracteurs du natif de Brugg l'émergence, chez ce dernier, d'un nouvel élan voir même d'un nouveau destin enjôleur. Avides et toujours prompt à gratifier le leader des Château d'Aax de tous les maux, avarés, en outre, de tous élans de gratitude fussent ils bienveillants à l'égard du Transalpin, ces « journalaux » à la faconde pourtant redondante auraient, pour le coup, du faire étalage de la plus petite once d'éthique en lui reconnaissant une réelle abnégation à l'« effort de guerre ». En revanche, les tifosi vouaient au futur numéro un mondial une admiration sans borne doublée d'une adoration qui frisait presque les plus belles heures d'un Coppi, d'un Bartali, d'un Moser ou d'un Saronni. La pénurie de « saute ruisseau » complet capable de briller aussi bien sur les classiques du calendrier que lors des grands Tours, expliquant cet engouement quelque peu flatteur envers un coursier encore puceau de victoire retentissante et au palmarès encore vierge et immaculé. La situation serait courtelinesque si tous les inconditionnels de la « petite reine » n'avaient perçu chez Bugno cette classe innée dont seuls les « Géants de la route » sont pourvus. Or depuis le « Bergamasque », Felice

Gimondi, héros de tout un peuple, jamais un coureur Italien n'avait aussi bien marié des dons de grimpeur à ses propres qualités de rouleur. L'alchimie devait un jour ou l'autre prendre, c'était une évidence et tout un peuple le ressentait comme tel.

Encore considéré, il y a peu, comme un garçon anxieux et fragile mentalement, Gianni Bugno, à 26 ans, s'était décidé à chasser ses vieux démons et durant l'inter saison s'était adjoint le concours du « sulfureux » professeur Conconi. En vérité, il n'avait de cesse, en compagnie de ce dernier, de tenter de se débarrasser du mal insidieux dont il souffrait et qui le rongait depuis toujours à savoir, son vertige récalcitrant en haute montagne. Outre le fait de l'handicaper sérieusement lorsque l'épreuve à laquelle il participait, jonglait en compagnie des plus hauts sommets européens, cette phobie nuisait, également, gravement à son équilibre physique et mentale. En un peu moins d'une année et après avoir eu recours à une thérapie musicale, qui n'est pas sans rappeler pour les profanes la méthode Tomatis chère aux personnes victimes de l'autisme, un nouveau Gianni Bugno naissait. « La chrysalide devenait papillon » écrivait à cet instant là l'incontournable narrateur « Pierrot » Chany. Seuls quelques proches avaient été dans la confidence dont Gianluigi Stanga, Claudio Corti et bien évidemment Conconi et son médecin Giuglielmo. Le secret avait été tellement bien gardé que nul ne se doutait que la première salve tirée dès la « Primavera » était tout excepté un pétard mouillé. Certains présomptueux, trop souvent victimes de leur suffisance, s'en mordront les doigts lors du Tour d'Italie 1990.

Bari, 18 mai 1990, sera le théâtre de dithyrambes exacerbées, œuvre de journalistes jusqu'alors bizarrement dépourvus de tous sens vitaux en dehors peut être du goût, précieux sésame aux copieuses agapes riches en dénigrement « conciergenitaux ». Les favoris de cette 73^e édition du Giro, une fois n'est pas coutume, sont du mauvais côté des Alpes. En effet, Laurent Fignon et à un degré moindre, Charly Mottet font figure d'épouvantail. Côté Transalpin, le presse songe plus à Marco Giovannetti, tout frais émoulu vainqueur de la Vuelta, Flavio Giupponi, dauphin du « Grand Blond » la saison précédente, Claudio Chiappucci, Massimiliano Lelli voir Franco Chioccioli qui comme son compatriote Fausto Bertoglio, coureur dans les années 70, présentait une ressemblance frappante pour ne pas dire sidérante avec le « Championissimo ». Gianni Bugno, bien que cité avec parcimonie pour des actions, des barouds du type sporadiques n'engendre pas la confiance irraisonnée de l'ensemble de la « bienpensance » du moment. Sont, encore, plébiscités les Russes Piotr Ugrumov et Vladimir Poulnikov, les montagnards Ibères Frederico Echave et Marino Lejarreta ou le petit « mouflon » Vénézuélien Leonardo Sierra.

Concernant le « hippie » Batave Gert Jan Theunisse et plus encore l'affable « Yankee » Greg Lemond, ce Giro arrive bien trop tôt dans la saison pour un temps soit peu les concerner. A noter que ce Tour d'Italie marquera, en outre, la dernière apparition du « Beppe » sur ces routes qui l'ont faite à jamais « César ». L'« Artiste » Giuseppe Saronni tire, en effet, sa révérence et avec lui une riche page du cyclisme Italien se tourne.

Les dithyrambes, mentionnées plus haut et réitérées chaque jour que dura ce Giro firent office de fil rouge à la marche triomphale d'un athlète métamorphosé. Cette divine mutation débutera dès le prologue à Bari, aux confins des Pouilles dans le talon de la « Botte » et, miraculeusement ou non, perdurera jusqu'à Milan, « La Lombarde », la fière reine de la vallée Pô. Tout un programme. Gianni Bugno, puisque c'est de lui dont il s'agit, aura réussi l'exploit rare, à l'instar d'un Costante Girardengo, le « Premier Campionissimo » en 1919, d'un Alfredo Binda, « La Joconde » en 1927 et d'un « Cannibale » nommé Eddy Merckx en 1973, excusez du peu, de s'emparer du maillot rose dès le prologue pour l'acheminer cahin caha, sur ses frêles épaules jusqu'au terme de l'épreuve. Pour un « moribond » patenté la méprise apparaissait de taille à l'« élite » subitement bégayante. Pourtant, la manière dont Bugno empoigna ce Giro, présageait ce qui allait suivre et personne, encore moins les personnes averties, ne pouvait ne pas admettre ce constat implacable car flagrant, Gianni avait changé, Bugno était transformé. Moins introverti qu'à l'accoutumé, courtois, parfois même un soupçon volubile avec la presse au départ de Bari et la semaine précédent le départ, le futur double « Campione del Mondo 91-92 » s'était pourtant dévoilé à tous et montré une autre facette de sa personnalité, celle-ci encore méconnue jusqu'alors.

A Bari, sur treize bornes, Gianni Bugno met Thierry Marie, « The Spécialiste » et le Polonais Lech Piasecki, autre surdoué du chrono à respectivement trois et neuf secondes. Le troisième jour, nous assistâmes à une remake des « Derniers jours de Pompéi ». Gianni Bugno, ce jour là, se montra intraitable envers ses adversaires. Après avoir délivré gracieusement un bon de sortie à l'Espagnol de service, Eduardo Chozas, l'Italien égrena alors méticuleusement tout le peloton dans les rampes abruptes et surchauffées du Vésuve. L'opposition, représentée principalement par Fignon et Mottet, un moment ébranlée par l'audace nouvelle du maillot rose, chercha et trouva des raisons d'espérer. Le lauréat 1989, n'affichait il pas son optimisme béat en déclarant haut et fort à qui voulait l'entendre au soir du Vésuve : « Bugno marche fort ces jours-ci mais il en fait peut être un peu trop pour un début de course. Je le connais, il coïncera dans les montagnes de la dernière semaine. Il n'est pas mon adversaire principal ! ». Laurent Fignon a toujours été un fin

psychologue (sic). D'ailleurs, même le « Cecco », Francesco Moser, sur les « spads » duquel Bugno « ferrailait » de fort belle manière ma foi, appelait son « cavalier ailé » à la prudence. Le principal intéressé se montra d'une totale indifférence face aux émois suscités par cette entrée en matière pour le moins désarçonnante.

La confiance affichée de Laurent Fignon ne survivra, néanmoins, pas à la « pelleté » dont il sera victime lors de la cinquième étape sur la route de Teramo à l'orée des Abruzzes. Aussi peu psychologue que piètre devin, le Parisien, souffrant le martyr des reins, quittera la course quatre jours plus tard sans avoir un seul instant pesé sur celle-ci. L'opposition s'en trouvera in extenso décapitée. A l'opposé, le maillot rose apparaissait rayonnant d'une sérénité communicative, sa nouvelle notoriété de nouveau « fiancé de l'Italie » lui collait merveilleusement bien à la peau. Fignon out, seul Charly Mottet, Marco Giovannetti et à un degré moindre Vladimir Poulnikov paraissaient en mesure d'entretenir l'illusion et d'élaborer une stratégie anti-Bugno. Hélas, dominateur comme rarement sur les hauteurs de Vollombrosa en Toscane, puissant en diable à Cuneo lors des soixante huit bornes du contre la montre, devancé par le seul Luca Gelfi et stratosphérique la veille de l'arrivée sur les pentes de l'abominable Sacro Monte, lors d'un chrono apocalyptique de trente neuf kilomètres, Gianni Bugno a élaboré, façonné et conforté sa victoire de manière chirurgicale. Du très bel ouvrage, vraiment. Dominateur dans tous les compartiments de la course, Gianni Bugno n'a jamais laissé planer le doute. Le seul regret, peut être, aura été sa défaite relative au sommet du Pordoi, terme de la quinzième étape. Ce jour là, Charly Mottet et le maillot rose s'offrir un mano a mano d'anthologie. Bien que dominateur, régulant l'allure durant toute l'ascension, le futur vainqueur final de l'épreuve s'inclinera au sprint surpris par la roublardise du Drômois.

Paradoxalement, Gianni Bugno ne rééditera jamais son exploit de 1990. Comme si, l'Italien avait atteint son apogée cette année là, à 26 printemps. Souvent placé, lors des différents Tours auxquels il participera par la suite jamais il n'atteindra cette plénitude, cette perfection, cette sensation de puissance éprouvée, ressentie lors de cette divine saison 90. Outre, ce succès, Bugno portera deux saisons le maillot irisé et apposera son nom au palmarès du « Ronde Van Vlaanderen », de la « Primavera » et de la Clasica de San Sebastian. Finalement peu en rapport à la classe ce coureur bien sous tout rapport.

Le « Vicomte » Jean de Gribaldy ou la passion à fleur de peau

De tous temps, l'existence nous a habitué à l'irrationnel ! L'irrationnel dans son expression la plus extraordinaire, de celle qui marque les esprits à jamais car totalement fortuite frisant même l'inconcevable. L'avenir nous apprendra, pourtant, que le fortuit, dans le cas de ce « Gentilhomme » des plus « bonhommes », touche presque essentiellement à l'hétéroclite de ses aptitudes philanthropiques. Ainsi, un jour Pierre Diéterlé, neveu, de cet « aristocrate », de son état, m'a quémagné un « papier » relatant le parcours de cet oncle prodigue. Malgré son insistance et la courtoisie qu'il usait pour arriver à ses fins, j'hésitais à me lancer dans un projet que je ne maîtrisais pas le moins du monde. En vérité, Jean de Gribaldy, car c'est de lui dont il s'agit, est tout excepté un personnage à l'égard duquel on époussette la vie de manière succincte. Que nenni, celle-ci demande, à défaut d'une narration à la précision chirurgicale, une honnêteté de propos sacerdotale. Si la carrière de « saute ruisseau » du « Vicomte » confine peu ou prou au confidentielle, la profession de foi, de cet altruiste invétéré, engagée à l'attention de ses pairs, au crépuscule de cette dernière, fut en revanche, un modèle de sacrifice, d'abnégation, d'ingéniosité, d'improvisation et d'instinct, loué de tous, public, journalistes, suiveurs, coureurs et tutti.

Issu de la noblesse Piémontaise de par son père, Jean de Gribaldy en héritera le titre de « Vicomte ». Marque de dignité, pour le moins galvaudée par nombre de ses proches, mais tout à fait légitime, par ailleurs. C'est chez lui à Morteau, au cours de la Grande Boucle 1931, lors de la vingtième étape qui conduisait le peloton de Evian à Belfort et remportée par l'Italien Rafaele Di Paco, que le jeune Jean, tout juste âgé de 9 ans, fut subjugué par le port altier et l'allure fringante de « Tonin le Sage » ceint de son beau maillot jaune immaculé. Dès lors, il n'eut de cesse de rejoindre un jour ces « Géants de la Route ».

Il les côtoiera, Jean, les « Forçats » et s'en imprégnera à satiété durant sa carrière brève quoique timide au sein du peloton professionnel.

Trapu (165cm pour 64 kg), Jean De Gribaldy éprouva un mal récurrent à se situer au sein de sa communauté pédalante. Manquant cruellement de puissance pour arborer des braquets de « mammoth », il aspira alors à devenir un équipier fidèle, dévoué et loyal. Il y parvint, avec l'aisance qui le caractérisait, tout en s'infligeant une rigueur spartiate dans sa préparation physique doublé d'un régime diététique draconien. Son professionnalisme exacerbé lui attirera les faveurs et le respect, à défaut d'admiration sans borne, de nombres de ses compagnons de route tels ses coéquipiers Charly Gaul, Ferdi Kubler, Emile Idée, Camille Danguillaume, Maurice de Muer ou « Tête de Cuir ». Ce qui n'était pas, à mon humble avis, la moindre des gageures !

Il n'était évidemment nullement nécessaire d'être habité par les nobles esprits pour réaliser que la fortune ne l'attendrait jamais au passage, même en tête, d'une banderole d'arrivée. Aussi, après une dizaine de saisons de bons et loyaux services, le « Vicomte » bâcha définitivement et se retira tel qu'il était arrivé, sans tambour, ni trompette.

A 32 ans, nous sommes en 1954, Jean de Gribaldy se consacrera alors au commerce de la bicyclette dans sa bonne vieille cité de Besançon. Néanmoins, il ne coupe pas les ponts avec le milieu cycliste qui a fait de lui ce qu'il est devenu aujourd'hui à savoir, un homme affable, novateur, altruiste et intuitif. Toujours viscéralement hanté par la course, le « Vicomte », après une dizaine d'années de réflexion, accepte de créer une formation de coureurs locaux. Ce serait son ami de longue date, Jean Leulliot, l'inénarrable journaliste de « L'Auto » et non moins incontournable patron de la « Course au Soleil » de l'après guerre, qui lui aurait soufflé mot. Toujours est il, que Jean de Gribaldy mit le pied à l'étrier pour ne plus jamais le quitter. Sa formation initiale, outre le fait de porter son nom, sera associée à une marque de téléviseur très prisée à l'époque au même titre que Ducretet ou Thomson, Grammont. Cette équipe, Grammont – De Gribaldy, au sein de laquelle se côtoient professionnels, amateurs voir indépendants, sillonnera les routes de France, avec une propension pour l'Est, et de Navarre pendant quatre années avec des fortunes diverses. C'est en 1968, que le « Vicomte » lança un pavé (sic) dans la mare en élaborant puis en façonnant un groupe de coursiers essentiellement pour ne pas dire uniquement professionnel. L'équipe Frimatic – Viva – De Gribaldy était née. Après une année de tâtonnement légitime, c'est en 1969, avec les recrues de deux membres de la fratrie légendaire des Planckaert, Willy et Walter associés à l'enrôlement du déjà « jeune-ancien » espoir Champion du Monde amateur, Jean Jourden, que la